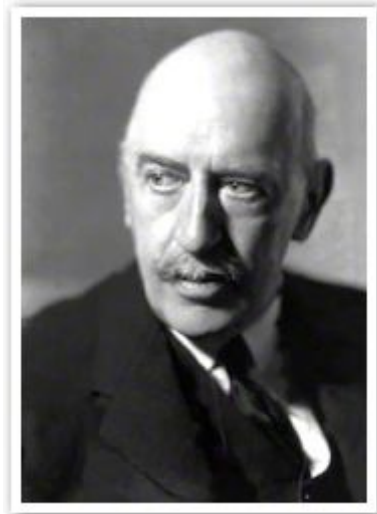


## *Portraits d'entre deux guerres*

\*\*\*

### **Maurice BARING (1873-1945)**

homme de lettres et diplomate britannique.



Converti au catholicisme, Baring était d'une piété ardente, sincère. Il avait la gaîté des saints et leur bonté. Les lettres qu'il m'écrivait étaient "tapées" dans un bizarre mélange de mots noirs et de mots rouges, où des lignes entièrement composées de W et d'X alternaient avec des lambeaux de phrases poétiques. Le texte était mi-français, mi-anglais et la signature précédée d'un *Amicalissimement* ou d'un *Vôtre vraiment*, traduction littérale de *Yours truly*. Tout cela était un peu fou, drôle, gentil, plein de finesse et de culture, avec ça et là une pensée profonde qui éclairait soudain des abîmes de sentiments. C'était Maurice.

Toute l'Angleterre l'appelait ainsi. On l'y aimait beaucoup et c'était juste. Il était d'une générosité délicate et constante (...).

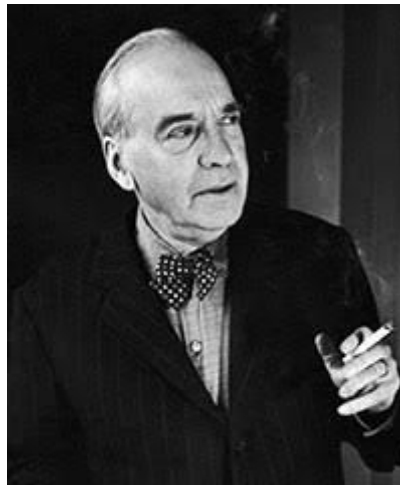
Maurice avait aussi un côté de fantaisie hardie et presque sauvage, qui était faite pour étonner un Français. Longtemps il offrit chaque année à ses amis, dans un hôtel de Brighton, le jour de son anniversaire, qui était en plein hiver, un dîner à la suite duquel il se jetait en habit dans la mer. Je l'ai vu, de mes propres yeux, au

cours d'un déjeuner chez lui, se lever, frotter une allumette et mettre le feu aux rideaux, parce que la conversation languissait.

Ces histoires de Maurice m'amusaient, mais je préférais son côté sérieux et le poussais à écrire les romans graves, pudiques et tendres pour lesquels il était fait (*A. Maurois : Mémoires ; Flammarion, 1970, p. 152-153*).

### **Jacques CHARDONNE (1884-1968)**

Ecrivain français. Aîné charentais de l'écrivain Pierre-Henri Simon, il fait partie du Groupe de Barbezieux avec Geneviève Fauconnier, Henri Fauconnier, Maurice Delamain, Jacques Delamain, Germaine Boutelleau, sans que ce groupe « géographique » partage les mêmes vues. Collaborateur pendant la guerre, considéré comme un auteur d'extrême droite, il est avec Paul Morand un des pères spirituels de ceux qu'on a appelés « Les Hussards », les écrivains Roger Nimier, Jacques Laurent, Antoine Blondin et Michel Déon.



Magnifique vieillard, grand, un peu voûté. Un beau visage, entre Chevalier et Eisenhower, avec la noblesse en plus (...). La voix est profonde, lente, légèrement poseuse (*M. Galey : Journal intégral ; coll. Bouquins, 2017, p. 140*).

### **André CORAP (1878-1953)**

Durant la guerre du Rif, il se distingue en capturant en 1926 le chef des insurgés, le cadî Abd el-Krim. Le 28 avril 1929, il est nommé général de brigade, le 6 septembre 1933 général de division et moins de deux ans plus tard, le 30 avril 1935 général de corps d'armée. Pendant la Drôle de guerre, en janvier 1940, il est nommé général d'armée à titre temporaire puis nommé à la tête de la IXe Armée.



Le général Corap, homme timide, intelligent, peu militaire d'aspect, avait pris du ventre et montait difficilement en voiture. Sa conversation était intéressante, mais on devinait un esprit tout entier tourné vers le passé. Il me raconta comment, jeune sous-lieutenant, il avait été au temps de Fachoda, mobilisé en Algérie contre l'Angleterre ; puis comment il avait, au Maroc, en 1925, capturé le rebelle Abd-el-Krim. Cette dernière affaire avait été le sommet de sa carrière et, au regard de la tâche qui attendait maintenant le malheureux Corap, ce sommet semblait une taupinière (A. Maurois : *Mémoires* ; Flammarion, 1970, p. 284).

### **Paul DESJARDINS (1859-1940)**

Professeur et journaliste français. Il anima pendant trente ans des réunions annuelles d'intellectuels attachés à la liberté d'opinion, les Décades de Pontigny.



Le maître de l'Abbaye ressemblait à Tolstoï. Même barbe inculte, même pommettes saillantes, même aspect faunesque et génial. Bien que cérémonieux et souvent humble, il inquiétait par un ton de raillerie (*A. Maurois : Mémoires ; Flammarion, 1970, p. 147*).

### **Charles DU BOS (1882-1939)**

Ecrivain français et critique littéraire dont l'œuvre est essentiellement constituée de son *Journal* et de textes critiques.



Dans le compartiment qui, de Paris, /me/ transportait /à Pontigny/, était un couple qui tout de suite attira mon attention. L'homme, à peine plus âgé que moi, presque chauve, avait de beaux yeux profonds, pensifs, de longues moustaches pendantes, un veston trop grand et des poches d'où sortaient d'innombrables crayons taillés et pointus. La femme était fraîche, blonde, frisée, timide, avec une grâce enfantine, leur conversation que j'entendis malgré moi m'intéressa. D'ailleurs, voyant sur ma valise une étiquette : Pontigny, il se présentèrent :

“Charles et Zézette Du Bos...”

Cela ne me dit rien, et j'étais dans mon tort, car Charles Du Bos avait alors déjà publié sur Baudelaire, sur Mérimée, sur Proust, de belles études qu'estimaient de rares lecteurs. Il parlait avec une extrême lenteur ; le choix des épithètes était admirable. Ce qu'il disait n'était pas seulement juste et vrai ; c'était l'objet même, miraculeusement changé en phrases. Quand il me décrivait les écrivains que nous allions rencontrer, son sérieux, la minutie de ses analyses de caractère, ses constantes références aux poètes anglais me frappèrent. Il me sembla rencontrer à la fois un personnage de Proust et un héros de Dickens (*A. Maurois : Mémoires ; Flammarion, 1970, p. 147*).

Tous les mardis se réunissaient, rue Borghèse, trente ou quarante personnes auxquelles Charles Du Bos, ému parfois jusqu'à en pleurer, parlait de Keats, de Wordsworth, ou de Katherine Mansfield. Ses conférences étaient souvent belles, car

Charlie avait une prodigieuse culture. Depuis l'adolescence, il lisait tout le long du jour, soulignant de la pointe fine d'un des innombrables crayons, dont ses poches étaient toujours pleines, des pages entières qu'ensuite il savait par cœur. Sa grande connaissance de la musique et des arts plastiques l'aidait à peindre par analogies. Entre Mozart et Keats, entre un vase chinois et un poème de Mallarmé, il aimait indiquer de subtiles correspondances. Mais la lenteur du débit, le ton uniformément pathétique, la multiplicité des longues citations décourageaient les moins sérieux des auditeurs et nous avons grand-peine à rassembler chaque semaine les rebelles de la congrégation (*A. Maurois : Mémoires ; Flammarion, 1970, p. 157*).

Du Bos avait sur moi beaucoup d'influence, et je crois la meilleure. Il était un véritable directeur de conscience et sa présence élevait au-dessus d'eux-mêmes ceux qui avaient le bonheur d'être ses amis. Il vivait dans les plus hautes régions de l'esprit. L'air qu'on y respirait était un peu raréfié, mais la lumière en était brillante et pure. Il me poussait dans le sens de la profondeur, de l'analyse méticuleuse des sentiments. D'autres eussent risqué, comme lui-même, d'en abuser. Mes tendances naturelles étaient plutôt la rapidité, l'excès de clarté, la simplification. Charlie me fit faire, par son exemple, une cure de complexité, de lenteur et d'obscurité. Je m'en trouvai bien (*A. Maurois : Mémoires ; Flammarion, 1970, p. 157*).

### **Louis DUMUR (1863-1933)**

L'éducation du jeune Louis, dont le père est pasteur, se fait dans l'observation du protestantisme calviniste le plus strict. Il fréquente le Collège Calvin, ainsi que les cours d'éducation protestante du dimanche. Très vite, son penchant pour la littérature le pousse à faire des choix contestés. En 1884, malgré l'opposition de ses parents qui entament diverses procédures pour le retrouver, il s'inscrit en licence à la Sorbonne. Une fois sa licence obtenue en 1887, il part pour Saint-Pétersbourg, où il enseigne en tant que précepteur de Martin, fils de la comtesse G. Warpakowsky, jusqu'en 1892.

De retour à Paris, il fonde la revue *La Pléiade* avec Édouard Dubus et George-Albert Aurier et rencontre Alfred Vallette, avec lequel il rend vie en 1889 au *Mercure de France* dont il est d'abord rédacteur en chef. En 1895, il devient secrétaire de direction et, officieusement, le directeur littéraire – il le restera jusqu'à sa mort et fait paraître parallèlement plusieurs romans (Wikipédia).



Les visiteurs qui pénétraient dans le bureau de Vallette apercevaient, à certaines heures du jour, un homme assis derrière une grande table. Souvent cet homme ne semblait prêter aucune attention à la présence ou aux propos des visiteurs. Parfois, il relevait la tête, ajustait son binocle et jetait un regard légèrement inquisiteur, comme le font presque toujours les regards des myopes. Il montrait alors un visage de huguenot à l'ancienne mode. Il avait les cheveux coupés courts et une barbiche au menton. Il ne fallait pas grand effort pour l'imaginer avec le pourpoint noir et une petite fraise au col. C'était l'étonnant Louis Dumur. Il jouissait, dans le haut de la maison, d'un logement fort modeste : deux chambres minuscules où il vivait d'une vie secrète, austère, macérée, toute entière donnée à la revue /du *Mercure de France*/, dont il était l'éminence grise, et aux lettres, qu'il aimait avec une froide passion, à sa manière. C'était un prosateur, dans cette antre de la poésie. Il avait publié des livres selon la formule réaliste, ironique et féroce qui était de mode en ce temps-là. Il avait obtenu, avec l'un de ses ouvrages, intitulé *Un Coco de génie*, un véritable succès, dans le goût du clan, c'est-à-dire un succès chaste et somme toute silencieux. Le livre est amusant. Il m'est arrivé de le relire sans ennui. C'est plus tard, pendant la fin de la guerre et le début de la fausse paix, que Louis Dumur publia des livres anti-allemands que Valette dut censurer, quand ils parurent dans la revue, parce que les peintures en étaient d'une extrême licence. Quand ces huguenots s'affranchissent de la pudeur, ils ne le font pas à demi. Malgré quelques dissentiment de nature idéologique, j'ai toujours entretenu des relations courtoises avec cet étrange compagnon, jusqu'à sa mort, qui fut déterminée par un cancer du larynx et donc fort douloureuse, ce qui me rapprocha de lui (*G. Duhamel : Le Temps de la recherche ; Paul Hartmann, 1947, p. 187-188*).

### **Edgar FAURE (1908-1988)**

Ministre au sein de nombreux gouvernements, dans lesquels lui furent confiés d'importants portefeuilles, il est nommé président du Conseil des ministres en 1952, puis en 1955, sous la IV<sup>e</sup> République. Ministre du général de Gaulle, puis du président Pompidou, il

est élu président de l'Assemblée nationale en 1973, charge qu'il assume durant la Ve législature de la Ve République, jusqu'en 1978.



17 octobre 1955. - M. Edgar Faure est intelligent. Il est très intelligent, on le dit, on le répète, on s'émerveille - comme si c'était la chose du monde la plus étonnante, la moins attendue, que le Président du Conseil ne soit pas bête.

Qui a jamais songé à monter en épingle l'intelligence de Poincaré ou de Clémenceau, celle de Caillaux ou de Briand ? Même Maurras, qui les traitait de tout, se fut bien gardé de les traiter d'imbéciles : ses lecteurs les plus fanatiques ne l'en eussent pas cru.

La IVe République a inventé la chose : que l'intelligence ne soit plus une vertu rigoureusement exigée de ceux qui dirigent la politique du pays - qu'elle le soit si peu qu'un Président du Conseil aussi fin que M. Edgar Faure cause une espèce de sensation.

C'est un fait qu'il n'est pas bête et que, même, il est malin. Trop malin. Les malins de sa force croient qu'il suffit de l'être pour se tirer d'affaire en toute occasion. Il a fait là-dessus quelques écoles et le pays avec lui. De ce finaud, nous ne dirons certes pas ce que le coadjuteur écrivait de Mazarin : "qu'il avait beaucoup d'esprit mais qu'il n'avait point d'âme." Nous dirons que l'âme s'est peu manifestée jusqu'à ce jour dans son comportement politique (*F. Mauriac : Le Nouveau Bloc-notes, 1952-1957 ; "Les Chefs d'oeuvre de François Mauriac", t. XIX, Flammarion & Edito-Service, p. 201*).

### **Eugène IONESCO (1909-1994)**

Dramaturge et écrivain roumano-français. Il passe une grande partie de sa vie à voyager entre la France et la Roumanie ; représentant majeur du théâtre de l'absurde en France, il écrit de nombreuses œuvres dont les plus connues sont *La Cantatrice chauve* (1950), *Les Chaises* (1952), *Rhinocéros* (1959) et *Le roi se meurt* (1962).



Il a une tête de clown avec un crâne pointu, chauve, et des ailes de pigeon noires au-dessus des oreilles. Les yeux bleus, un gros nez, une lippe épaisse. Quand il rit, son visage devient franchement fratellinesque, puis reprend soudain son expression désolée d'amuseur triste, sans transition.

Menu, il donne toujours l'impression de trotter et se promène en ce moment avec une canne à pommeau sculpté : un chien d'ivoire, qui lui ressemble. À l'arrivée, il est crispé, attentif à ne pas boire. Au premier verre de vodka, il se détend et devient celui que j'attendais (*M. Galey : Journal intégral ; coll. Bouquins, 2017, p. 141*).

### **Jean GALTIER-BOISSIERE (1891-1966)**

Romancier, polémiste, peintre et journaliste français. Il crée dans les tranchées le journal, *Le Crapouillot*, d'orientation anarcho-pacifiste, qu'il cédera en 1964 à Jean-Jacques Pauvert. Dans son journal, dans son *Dictionnaire des girouettes*, dans ses mémoires, Jean Galtier-Boissière s'attache à rappeler les parcours et les évolutions de ses contemporains.





Mercredi 18 octobre 1950. - Pour Galtier-Boissière, c'est renversant ce qu'il a connu et connaît de gens, de toutes sortes, de tout milieu, et ce qu'il connaît sur eux d'histoires également de tous genres, à dire vrai du genre plutôt équivoque ou crapuleux, si ce n'est même criminel (...).

Ce qui me déplaît, ce que je reproche à Galtier-Boissière, évoquant ou racontant tout cela, - je le lui ai dit, - c'est sa façon de poitriner, de taper à coups de poing sur la table, de prendre des accents, le ton arsouille, de grossir, en rigolant, le côté de certains faits, peut-être même d'y ajouter par pittoresque et rigolade. Je le lui ai dit en le quittant, à cinq heures passées, depuis midi et demie que j'étais là : "J'ai la tête cassée, positivement. Je n'ai pas l'habitude d'un tel vacarme. J'en ai certainement pour plusieurs heures à me remettre." Ce qu'il a fait se "gondoler", comme il dit (*P. Léautaud, Journal littéraire 1940-1956, Mercure de France, 1986, p. 1880*).

### **André GERMAIN (1882-1971)**

Fils du banquier Henri Germain, écrivain, mécène et financeur de revues littéraires : "De la Belle Époque à l'avènement de la 5e République, sa table se trouve au carrefour des arts, des lettres, de la haute finance, de la politique - et même des sciences occultes" (M. Loetscher).

16 août 1926. - Germain est un petit homme si mince et d'aspect si chétif qu'on craindrait presque qu'un souffle ne l'emportât. Son visage est blanc, ses joues creuses, ses yeux malades. Sa voix qu'on a peine à entendre ne débite que des phrases irréprochables. Il était couvert d'un vêtement court, épais et moelleux, malgré la saison. Un foulard s'enroulait autour de son cou. Ses mains transparentes semblaient à peine poser sur ce qu'elles touchaient (*J. Green, Les Années faciles, Journal 1926-1934 ; Biblioth. de la Pléiade, 1975, p. 19*).

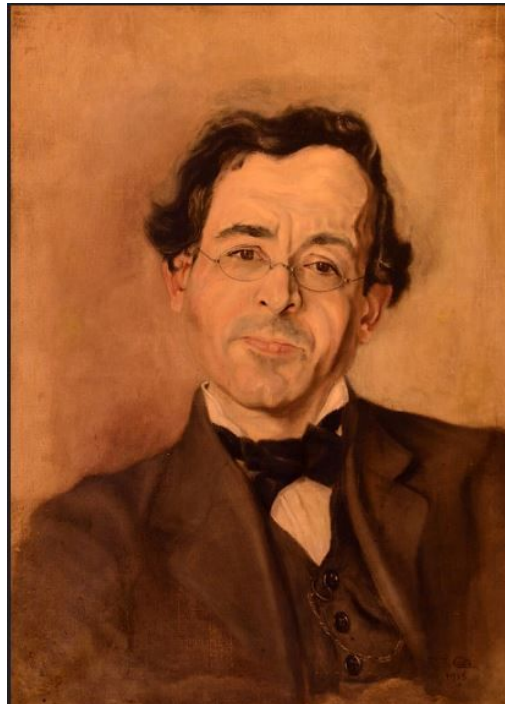
### **Joseph KESSEL (1898-1979)**

Kessel, enfin rencontré, après de multiples coups de téléphone. Il est souriant et gigantesque. Presque incongru parmi les bibelots que c'est élégant salon de la rue Quentin-Bauchart. Et encore plus impressionnant dans la pièce minuscule où il me reçoit, perché sur une autre chaise qui double au moins sa taille. Il a des yeux laiteux, mais vifs, avec la prunelle très sombre. Tout autour des poches, et à l'oeil droit de petites cicatrices claires. On dirait qu'il est fardé. Cheveux en broussaille, gris, frisés, couronnant une tête énorme, traversée parfois d'un grand bon sourire de moujik aux dents écartées. C'est un homme éclairé de l'intérieur. Pour être un peu intime avec lui, on aimerait habiter son estomac, être le Jonas de cette baleine. C'est une cathédrale ambulante, assise sur ce siège comme Notre-Dame sur la Cité. Je

me fais l'impression d'un touriste qui n'oserait pas franchir le porche" (M. Galey, *Journal intégral* ; coll. Bouquins, 2017, p. 43).

### **Paul LEAUTAUD (1872-1956)**

Ecrivain et critique dramatique français. Père indifférent, mère absente, Léautaud quitte l'école à 15 ans, exerce toutes sortes de petits emplois pour vivre, s'éduque lui-même en lisant tard le soir les grands auteurs. Connus des milieux littéraires dès 1903 avec *Le Petit Ami*, du grand public seulement en 1950 après ses entretiens radiophoniques avec Robert Mallet qui le rendent célèbre, il publie peu, ayant en horreur la « littérature alimentaire ». Pour avoir la liberté d'écrire ce qui lui fait plaisir, il accepte, en 1907, un travail mal payé d'employé au Mercure de France. Chargé — un temps seulement — de la chronique dramatique sous le nom de plume de « Maurice Boissard ». Solitaire, recueillant les animaux abandonnés dans son pavillon de Fontenay-aux-Roses et vivant lui-même pauvrement, il se consacre pendant plus de 60 ans à son Journal, qu'il appellera littéraire, où il relate, au jour le jour, sous l'impression directe, les événements qui le touchent.



Léautaud se tenait ordinairement à côté de la librairie, dans une petite pièce du premier étage où les abonnés venaient signer leurs engagements et où les rédacteurs trouvaient leur correspondance (...). L'accueil qu'il réservait aux visiteurs, même amical et familial, était toujours imprévisible. Il demeurait le plus souvent assis dans un vieux fauteuil, tout occupé, s'il n'écrivait point, ce qu'il faisait avec une gémissante plume d'oie, à s'émincer, à se rogner indéfiniment la peau des doigts avec quelque lame tranchante, faute peut-être d'y mettre les dents qui n'étaient presque plus, chez lui, qu'un attribut intellectuel. Certains jours, il était sombre,

inabordable, hargneux : “Bonjour... Bonjour...” Il demeurait alors tassé dans l'angle, à l'ombre des murailles, l'air d'un Voltaire de vaudeville, mais sombre et presque désespéré. Il faisait sécher, sur une des tables de son cabinet, toutes sortes de croûtes de pain destinées aux animaux, chiens et chats abandonnés, qu'il recueillait dévotement pour les soigner et dont il faisait, de son propre aveu, sa société favorite.

À d'autres moments, en venant chercher mon courrier, j'avais l'heureuse fortune de tomber sur un Léautaud détendu, ouvert et gai comme peuvent l'être les misanthropes. Il prenait alors prétexte d'un mot, d'un regard, d'un journal ouvert, pour raconter des anecdotes. Il les racontait à merveille, se levait dans le feu de son improvisation, poussait la voix, présentait, puis jouait tour à tour ses personnages et, dès le mot de la fin, éclatait d'un rire enfantin (*G. Duhamel : Le Temps des recherches, Paul Hartmann, 1947, p. 193-194*).

### **Pierre LOUYS (1870-1925)**



Pierre Louÿs (...) avait un des plus jolis visages de l'époque, douce volute sur le front, voix comme satinée, habillé à la mode de ce temps incomparable jusque dans le toquard, col très haut, large cravate à trois tours timbrée d'un camée ou d'une monnaie antique, revers en frotoir d'allumettes, vêtements type de l'artiste qui se plaisait aux grâces mondaines et qui n'aimait pas trop la bohème (*L.-P. Fargue, Refuges ; Gallimard, coll. l'Imaginaire, 1998, p. 125-126*).

### **Jacques MARITAIN (1882-1973)**

Philosophe français, ce fut l'une des figures importantes du thomisme au XXe siècle. Agnostique élevé dans le protestantisme, Jacques Maritain se convertit à la foi catholique en 1906. Après une phase anti-moderniste, où il était proche de l'Action française, il s'en

détacha et finit par accepter la démocratie et la laïcité (Humanisme intégral, 1936). Son œuvre fut liée de près à l'éclosion de la démocratie chrétienne, malgré les réserves de Maritain lui-même à propos de son organisation concrète. Il fut ambassadeur de France au Vatican de 1945 à 1948. Il avait épousé Raïssa Maritain, poète et philosophe d'origine juive. Les œuvres complètes de Maritain sont co-signées avec Raïssa.



1er mai 1929. - C'est quelqu'un de rare et d'exquis, c'est une âme vraiment chrétienne dans une armure catholique, et cette armure gêne ses mouvements. Oh ! je sais bien qu'il protesterait, s'il lisait cette phrase, mais je ne puis dire autrement ce que je pense de lui (*J. Green, Journal 1928-1958 ; Plon, 1961, p. 13*).

1er juin 1979. - J'écris quelques pages d'introduction à ma correspondance avec Maritain. Il me semble le revoir. On avait la vague impression que ses vêtements avait été retouchés et arrangés par des clochards, des clochards thomistes bien entendu. Son bonnet surprenant laissait échapper d'admirables mèches argentées qui flottaient au vent. À son bras, un châte dont il se recouvrait les genoux lorsqu'il s'asseyait. Je renonce à décrire ses chaussures qui tenait de la pantoufle et du croquenot. Tel qu'il était, il gardait une majesté vénérable qui inspirait un immense respect, mais on le regardait fort et on le suivait de tous ses yeux dans la rue... (*J. Green, La Lumière du monde, Journal 1978-1981 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 628*).

### **Camille MAUCLAIR (1872-1945)**

Disciple de Stéphane Mallarmé, Camille Mauclair collabore à des revues telles que *La Conque, La Revue indépendante, La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg, La Revue blanche, le Mercure de France, Le Coq rouge, les Essais d'art libre, les Entretiens politiques et littéraires, L'Art moderne, L'Ermitage, La Société nouvelle, L'Image, la Nouvelle Revue, la Revue encyclopédique, la Grande Revue, la Revue des revues, et pour des journaux tels que L'Estafette, L'Événement, Gil Blas, La Cocarde, Le Figaro, L'Aurore et La Dépêche de Toulouse*. Il collabore aussi à la presse anarchiste. Avec Paul Fort, il fonde le théâtre d'art

qui montera le premier l'œuvre de Maurice Maeterlinck en France puis avec Lugné-Poe, le théâtre de l'Œuvre. En 1902, il édite les (premières) « œuvres complètes » de Jules Laforgue au Mercure de France.



Jeudi 16 juillet 1925. - Écrivain de carton, plat imitateur de tous les genres, toujours du parti qu'il croit être le parti qui tient la corde, et jouant extérieurement au pur écrivain, désintéressé, dédaigneux, etc., etc... Il est d'un comique ! (*P. Léautaud : Journal littéraire, 1893-1928 ; Mercure de France, 1986, p. 1627*).

Jeudi 31 octobre 1929. - Ce malheureux Mauclair, qui n'a jamais eu aucun succès, qui est complètement ignoré du public, dont personne ne parle jamais, qui en est réduit à se réfugier dans les bras de Doumic et à célébrer, non son profit, les mérites de Godoy, doit crevé d'amertume et de jalousie. On le voit, dans tous les domaines, ruiner tout ce qu'il soutenait dans sa jeunesse, soutenir tout ce qu'il combattait, se montrer, lui, l'ancien anarchiste, le plus platement patriote et défenseur de l'ordre. Il est difficile de mériter mieux le plus complet mépris littéraire (*P. Léautaud : Journal littéraire, 1928-1940 ; Mercure de France, 1986, p. 416*).

### **André MAUROIS (1885-1967)**

André Maurois, pseudonyme d'Émile Salomon Wilhelm Herzog, est un romancier, biographe, conteur et essayiste français.

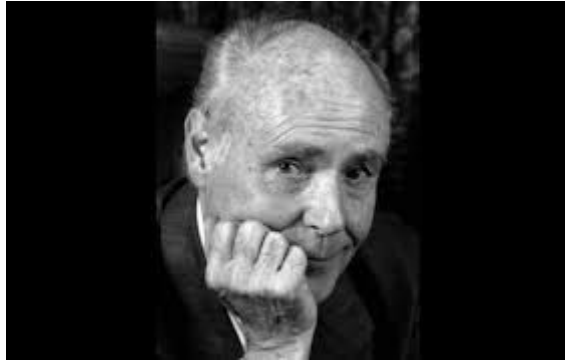


Mercredi 11 octobre 1967. - (...) Qui était-il, André Maurois ? Au vrai, je ne le sais pas, bien qu'il soit un de mes plus anciens compagnons, au point qu'on nous a souvent confondus : hier encore, la radio danoise, annonçant sa mort, lui attribuait ma propre biographie. Nous connaissions de lui ce que nous en livrait une œuvre foisonnante de romancier, d'essayiste, de biographe. Nous connaissions cette intelligence qui, dès le lycée, avait ébloui Alain, sa culture, sa prodigieuse puissance de travail ; nous connaissions sa gentillesse jamais en défaut. Mais justement, un être se livre dans les moments où il ne se domine pas, où il n'est pas "gentil". André Maurois, affable imperturbablement, parce qu'il était maître de lui à tous les moments de sa vie, nous opposait une surface lisse (...).

André était certes capable de diriger l'usine familiale d'Elbeuf, parce qu'il n'y avait rien dont il ne fut capable ; mais, son aîné dans la carrière, je me souviens comme je fus frappé de l'espèce d'euphorie qu'il goûtait parmi nous, du prestige à ses yeux des littérateurs, surtout de ceux de la NRF, qu'il fut amené à fréquenter. Le disciple d'Alain se sentait proche de la plupart d'entre eux. En revanche, en tant qu'écrivain, il appartenait, comme moi-même, au XIXe siècle. Entre 1900 et 1905, un garçon à Elbeuf qui aimait les lettres admirait les mêmes livres qu'un petit Bordelais. Moins barrésien que moi, il me semble, il croyait, et je le croyais aussi, que bien écrire, c'était écrire comme Anatole France, comme Jules Lemaître. Aux antipodes de ceux qui aujourd'hui font régner la terreur dans les lettres, il pensait que le premier devoir pour un écrivain est de plaire et donc d'être compris sans effort. Or il possédait ce pouvoir de tout rendre limpide. Pouvoir admirable à la fois et redoutable ; car il incline celui qui le détient à tout ramener à la surface. Le mystère en pleine lumière, pour reprendre un titre de Barrès, trop de clarté le détruit (*F. Mauriac : Le Nouveau Bloc-notes ; "Les Chefs d'oeuvre de François Mauriac", t. XVII, Flammarion & Edito-Service, p. 411-412*).

**René de OBALDIA (1918)**

Dramaturge, romancier et poète français. « Inventeur du langage », René de Obaldia écrit des textes qui sont presque tous empreints d'humour fantastique, de fantaisie et d'imagination. Il est membre de l'Académie française.



Obaldia, petit méridional trapu à l'oeil d'hidalgo, ironique et d'une courtoisie parfaite, mais il a toujours l'air de "n'en penser pas moins" (*M. Galey : Journal intégral ; coll. Bouquins, 2017, p. 149*).

### **Maurice POUQUET (1882-1956)**

Périgourdin élevé sur un domaine terrien, ingénieur sorti de l'Ecole des mines, il unissait la rude sagesse paysanne à une culture qui semblait encyclopédique. Il savait les choses les plus inattendues, de la technique des industries à celle des Beaux-Arts, de l'histoire de l'Égypte à celle de la Suède, de la géologie du Paraguay à la physiologie des truffes. Il semblait capable de diriger un domaine agricole, une industrie, une banque, et il avait, pendant la guerre de 1914, mis au point, pour l'armée française, la technique de la photographie aérienne. Quand je le connus mieux, je découvris que sa science était assez superficielle et qu'en fait il menait assez mal les affaires qu'on lui confiait. Mais en ce temps-là /1926/, je l'admirais (*A. Maurois : Mémoires ; Flammarion, 1970, p. 182*).

### **Marcel PROUST (1871-1922)**

Ecrivain français, dont l'œuvre principale est une suite romanesque intitulée *À la recherche du temps perdu*, publiée de 1913 à 1927.





Cher Proust, si sage, mais déjà mêlant dans sa sagesse, sensible à travers la plus spirituelle fantaisie, une naissante et douloureuse étrangeté. Dès lors, il figurait parmi nous une sorte d'archange inquiet, inquiétant. Nous l'aimions bien, nous l'admirons, pourtant nous restions étonnés, gênés, par l'intuition d'une différence, d'une distance, d'un incommensurable invisible et réel entre nous. Nous voici dans la cour du lycée, trois ou quatre vigoureux garçons, Jacques Bizet, Fernand Gregh, Robert de Flers, et nous devinions soudain une présence, nous sentions un souffle près de nous, quelques frôlements sur notre épaule. C'était Marcel Proust, venu sans bruit, comme un esprit ; c'était lui, ses grands yeux d'orientale, son grand col blanc, sa cravate flottante. Il y avait là quelque chose qui ne nous plaisait pas, et nous répondions par un mot brusque, nous esquissions une bourrade. La bourrade, nous ne la donnions jamais : bourrer Proust, c'était impossible ; mais enfin nous l'esquissions et c'était assez pour l'affliger. Il était décidément trop peu garçon pour nous, et ses gentillesse, ses tendres soins, ses caresses (incapables que nous étions de comprendre un cœur si blessé), nous les appelions souvent des manières, des poses, et il nous arriva de le lui dire en face : ses yeux alors était plus tristes. Rien pourtant ne les décourageait d'être aimable (*D. Halévy : Pays parisiens, 1932 ; Grasset, 2000, pp. 121-123*).

De loin, pendant que, précédé d'un domestique en livrée, il avançait dans le corridor, j'ai cru voir, en fantôme, une interprétation humaine du *Corbeau* d'Edgar Poe. Un être assez grand, presque gros, les épaules hautes, engoncé dans un long pardessus. Il garde son pardessus en malade qui craint une température fâcheuse, mais surtout une face extraordinaire : une chair de gibier faisandé, bleue, de larges yeux d'almée, creux, soutenus par deux croissants sombres, des cheveux



abondants, droits, noir, mal coupés et non coupés depuis deux mois, gras, une moustache négligée, noire. Il a l'aspect d'une chiromancienne et son sourire. Quand je lui serre la main, je suis absorbé par son faux col évasé, élimé, et qui, sans exagérer, n'a pas été changé depuis huit jours. Tenue de pauvre, avec de petits souliers fins chaussant un pied de femme. Cravate râpée, pantalon large, d'il y a dix ans. Je pense à tout ce qui ont sa littérature nouvellement sortie date. Il a, malgré la moustache, l'air d'une dame juive de soixante ans, qui aurait été belle. Ses mains sont emprisonnées dans des gants blancs, remarquablement sales ; en revanche, je remarque un poignet fin, blanc et gras. La figure semble avoir été fondue, puis regonflée incomplètement et dérisoirement ; les épaisseurs se portent au hasard et non où on les attendait. Jeune, vieux, malade et femme, étrange personnage (*R. Boylesve, cité in : J. Green, L'Arc-en-ciel, Journal 1981-1984 ; Seuil, 1988, p. 101*).